

Texte rédigé à partir du séminaire FEDEPSY du 6.10.20

« Freud à son époque et aujourd'hui »,

animé par Dimitri Lorrain et Yves Dechristé

## **Penser la Vienne de Freud et le geste de Freud avec Stefan Zweig**

### **Une lecture du *Monde d'hier***

**Dimitri Lorrain**

J'aimerais vous parler du *Monde d'hier* de Stefan Zweig, plus précisément de trois chapitres de cet ouvrage : la « Préface », « Le monde de la sécurité » et « Universitas vitae ». Je me concentrerai donc sur le début de cet ouvrage. Pour travailler sur le contexte culturel de l'œuvre de Freud et sur le geste de Freud dans ce contexte, *Le Monde d'hier* est à ma connaissance une excellente présentation. Mon propos prendra la forme d'une sorte de zig-zag entre des réflexions psychanalytiques, culturelles, mais aussi sur la littérature.

\*\*\*

Avant d'en venir au *Monde d'hier* pour penser la Vienne de Freud et le geste de Freud, j'aimerais faire quelques remarques pour poser certains éléments nécessaires.

Premièrement, il s'avère que, si je ne parle que du début de cet ouvrage, ce livre mérite d'être lu en entier. En effet, il élabore aussi – littérairement – ce qu'il en est de l'advenue à l'échelle historique du réel au sens lacanien, de la mort et de la destructivité pulsionnelle, et même de la mort et de la destructivité collective de masse. Bref, il en va là du malaise dans la culture – dont le point culminant, innommable, est la Shoah<sup>1</sup>. Voilà qui permet de réfléchir au contexte du 2<sup>e</sup> temps de l'œuvre de Freud et de son geste.

---

<sup>1</sup> Sur cette question, je renvoie à J.-J. Moscovitz, *D'où viennent les parents ?*

Deuxièmement, concernant le contexte culturel de l'œuvre de Freud, je tiens à préciser que nous disposons bien sûr de nombreux travaux de psychanalystes, dont des psychanalystes de notre École de Strasbourg – évoquons Lucien Israël, Marcel Ritter, Jean-Marie Jadin, Jean-Richard Freymann<sup>2</sup>. De plus, nous disposons aussi des travaux de tout un ensemble d'historiens, de Schorske à Elisabeth Roudinesco, en passant par Jacques Le Rider et Peter Gay, ou encore Eli Zaretsky<sup>3</sup>, pour ne citer que quelques noms. Et, bien sûr, en vous parlant, j'élabore leurs travaux.

Troisièmement, je vous propose de parler du contexte culturel de Freud dans l'optique d'une histoire psychanalytique de la culture, celle que je développe pour mes réflexions ailleurs sur Warburg<sup>4</sup> et sur *Hamlet*<sup>5</sup>, et ici sur Zweig. Cette histoire psychanalytique de la culture, je l'envisage fondamentalement une histoire des discours<sup>6</sup>, collectifs comme subjectifs. Cela me permettra d'essayer de vous présenter en quoi Freud a fondé le discours analytique en le dégagant des discours ambiants de son époque, mais aussi en élaborant des éléments féconds dans son contexte culturel, de manière radicalement ouvrante, pour fonder cette novation radicale qu'est la psychanalyse.

D'un point de vue psychanalytique, la réflexion sur le contexte culturel ne doit pas nous écarter de la question de l'inconscient, mais elle doit nous aider à parler prioritairement de l'inconscient, comme de la clinique psychanalytique. Bref, c'est pour envisager la complexité de la subjectivité, de la parole et de la psychanalyse que je m'intéresse ici à la question de la culture. En ce sens, je partirai de l'éthique de la psychanalyse telle que l'a éclairée Lacan. Celle-ci soutient la singularisation du discours du sujet par rapport au discours ambiant<sup>7</sup>. Et pour cela, je me baserai sur un approfondissement des apports de notre École de Strasbourg, comme du freudo-lacanisme le plus fécond.

Dans ce cadre comme ailleurs, le double héritage sur lequel se fonde notre École de Strasbourg a beaucoup à nous dire. En effet, ce que ce double héritage s'appuie, pour parler

---

<sup>2</sup> Citons entre autres J.-P. Dreyfuss, J.-M. Jadin, M. Ritter, *Qu'est-ce que l'inconscient ?* Toulouse, Arcanes-érés.

<sup>3</sup> Citons par ex., parmi tant d'autres titres, E. Roudinesco, *Freud en son temps et dans le nôtre* ; de J. Le Rider, concernant Freud, voir *Freud, de l'Acropole au Sinaï* ; concernant Zweig et plus largement, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, ou *Les Juifs viennois à la belle époque (1867-1914)*, ainsi que la récente édition de S. Zweig, *L'esprit européen en exil*, éd. J. Le Rider et Kl. Renoldner, Bartillat, 2020, trad. J. Le Rider ; de Peter Gay, *Freud* ; de C. Schorske, *Vienne fin de Siècle* ; d'E. Zaretsky, *Le Siècle de Freud*.

<sup>4</sup> Je me permets de renvoyer à mon intervention « Mythe et fantasme dans le cheminement intellectuel et psychanalytique d'Aby Warburg » au séminaire de Jean-Richard Freymann, FEDEPSY, « Fantômes et mythes », année 2020, séance du 12 juin 2020 :

[https://www.youtube.com/watch?time\\_continue=4027&v=PR\\_dN5RMF60&feature=emb\\_logo](https://www.youtube.com/watch?time_continue=4027&v=PR_dN5RMF60&feature=emb_logo)

<sup>5</sup> Pour un projet d'ouvrage chez Arcanes-érés.

<sup>6</sup> Concernant la question de l'histoire culturelle des discours, l'œuvre de Michel Foucault est incontournable. Voir par ex. *L'Archéologie du savoir*.

<sup>7</sup> L. Israël, *Boiter n'est pas pécher*, Arcanes-érés, coll. « Hypothèses », 2010.

des fondateurs, d'un côté, sur le souci de la clinique et de la créativité chères à Lucien Israël, et, de l'autre, la fidélité à l'apport de Lacan (que l'on trouve aussi chez Lucien Israël bien sûr) et l'étude systématique des textes chers à Moustapha Safouan.

Quatrièmement, au regard du contexte contemporain, je pense que le pas de côté relevant d'une histoire psychanalytique de la culture ouvre à une historicisation de nos interrogations et des discours contemporains. Cette historicisation n'est pas sans intérêt pour nous qui vivons dans une société où le présentisme règne le plus souvent<sup>8</sup>.

Cette historicisation nous permet aussi de réfléchir à la manière dont nous pouvons donner à entendre, dans ce contexte contemporain, la psychanalyse, c'est-à-dire son apport et sa créativité, sa portée clinique et culturelle, mais aussi son soutien à la singularisation du sujet et de son discours propre par rapport au discours de son environnement.

Cinquièmement, il s'agira pour moi d'insister sur 4 axes : la portée actuelle du geste et de l'œuvre de Freud ; le contexte culturel et le geste de Freud dans ce contexte ; la clinique analytique, qui est en fait première ; et le texte de Freud et donc sa théorie, son vocabulaire, envisagé aussi en allemand. Quatre mots donc, pour être synthétique, et si je remets les choses dans l'ordre : clinique, théorie, actualité, contexte culturel.

Sixièmement, c'est en ce sens que j'aimerais essayer d'ouvrir de nouvelles voies, de nouvelles pistes avec Freud. Ce pour m'adresser au « profane », comme y insiste systématiquement Freud, face aux discours dominants contemporains qui se situent du côté du rejet du désir

C'est d'ailleurs ce que Freud a fait : ouvrir une nouvelle voie en fondant un dispositif et une technique, mais aussi une forme spécifique de science, appelés psychanalyse. Véritable exploit culturel si l'on considère l'histoire pour ce qu'elle est : quelque chose de tragique, de conflictuel, de dynamique et d'ouvert, et non comme un plat résultat à contempler a posteriori, de manière tout aussi plate. Et c'est dans cette histoire que j'aimerais pour ma part situer Freud et son geste, avec ce que cela implique en termes de prise en compte du contexte culturel de l'époque. En ce sens, je vous propose de nous intéresser à la manière dont Freud a inventé le discours psychanalytique en le dégageant des discours collectifs de l'époque.

\*\*\*

---

<sup>8</sup> Sur le présentisme comme régime d'historicité relevant d'un présent qui se veut auto-suffisant et délié du passé et de l'avenir, voir l'ouvrage de l'historien du monde grec F. Hartog, intitulé *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*.

J'en viens maintenant à Stefan Zweig. Quelques mots de présentation. Stefan Zweig est un écrivain juif viennois, né en 1881, vingt-cinq ans après Freud. Il appartient donc à la génération suivante, marquée par l'œuvre de Freud. Essayiste, romancier, il est l'une des figures intellectuelles et littéraires fondamentale du monde d'hier, de la Vienne et de l'Europe d'avant le nazisme. Son œuvre profonde, multiple, largement nourrie de celle de Freud, est toujours extrêmement lue.

Issu d'une grande famille de la bourgeoisie juive viennoise, Zweig est un représentant de l'humanisme cosmopolite, ce discours collectif important à l'époque – et j'aimerais dans ma réflexion positionner Freud dans la tectonique des discours collectifs de son époque. Zweig est un compagnon de route de la psychanalyse, un défenseur de celle-ci dans le débat public, un ami de Freud qui admire son œuvre et avec lequel il dialogue en profondeur, par exemple dans leur correspondance, où ils parlent bien sûr beaucoup de psychanalyse et de littérature, entre autres. Zweig a écrit divers textes sur Freud et sur la psychanalyse – dont il serait intéressant de parler à l'occasion, aussi pour en pointer les importantes limites. J'aimerais aussi noter ici que Zweig a présenté à Freud Romain Rolland et Salvador Dali. Le portrait de Freud qu'il fait à la fin du *Monde d'Hier* est saisissant.

Avec la montée du nazisme, Zweig s'exile et s'installe au Brésil. En 1942, Zweig s'y suicide de désespoir.

\*\*\*

Le *Monde d'hier*, que l'on présente souvent comme les Mémoires de Zweig, est en fait un portrait de la Vienne et de l'Europe jusqu'en 1939. C'est pour cela que le sous-titre de l'ouvrage est : « Souvenirs d'un Européen ». Ce livre, Zweig l'écrit au Brésil entre 1939 et 1941. C'est dans l'immédiat après-coup de la destruction de la Vienne et de l'Europe d'avant le nazisme que Zweig écrit les Mémoires de la Vienne de Freud et de cette Europe. Le livre paraît en 1943, un an après sa mort.

J'aimerais faire quelques remarques sur l'écriture et sur la réflexion de Zweig dans cet ouvrage, pour dire quelques mots de l'écoute psychanalytique de la parole littéraire, mais aussi pour insister sur ce qui fait, selon moi, la parole psychanalytique, telle que Freud l'a fondée.

Pour pénétrante, l'analyse de Zweig n'est pas sans être régulièrement marquée par d'importantes idéalizations. Par exemple, en ce qui concerne la monarchie habsbourgeoise

régnant sur l'Autriche-Hongrie<sup>9</sup>, ou en ce qui concerne la minimisation de la crise économique de 1873. Concernant la dictature brésilienne alors qu'il était installé là-bas, ou concernant la manière de lutter contre le nazisme, et concernant le caractère absolument destructeur du nazisme, Zweig n'a pas non plus été lucide. Sur l'Horreur du nazisme, c'est son ami l'écrivain viennois Joseph Roth qui l'aidera à ouvrir les yeux dans les années 1930<sup>10</sup>. Plus encore, Zweig refuse longtemps, jusqu'au milieu des années 30, d'engager sa parole politiquement, ce qui est critiquable dans une situation politique aussi tragique. Mais à partir de la moitié des années 30, il s'engage enfin pour défendre les Juifs et les enfants juifs, tout en refusant toujours de critiquer publiquement l'Allemagne nazie<sup>11</sup>. Il reste que cette réticence à s'engager, pour problématique, n'est pas une marque d'indifférence, mais qu'elle le déchire<sup>12</sup> – en termes analytiques, peut-être peut-on y voir quelque obsessionnalité.

Ces idéalizations et cette réticence à s'engager sont aussi liées au discours collectif, important à l'époque, de l'humanisme cosmopolite. Cet humanisme cosmopolite, Zweig en critique d'ailleurs lui-même les limites, dans *Le Monde d'hier* comme déjà dans son très bel essai de 1934 sur l'humaniste renaissant Erasme.

Il reste que j'aimerais tout de même relever que Zweig a eu le mérite de toujours militer, même aux heures les plus sombres, pour une union européenne transnationale.

De plus, indépendamment des accointances subjectives que l'on peut avoir ou non avec les choix esthétiques de Zweig comme écrivain, la position analytique me semble demander d'écouter dynamiquement cette idéalisation et ces limites dans la parole littéraire de Zweig. Ce d'autant plus que cette dernière est malgré tout restée ouverte, et que les limites de Zweig n'ont pas impliqué, à la différence d'autres intellectuels, des engagements politiques problématiques au regard de l'Histoire. Et puis le psychanalyste, dans l'écoute de la parole littéraire ou en séance, a lui aussi nécessairement, comme tout sujet, ses illusions – son fantasme. C'est pour cela que la parole psychanalytique, avant tout, relève d'un travail d'énonciation, d'écoute et de dialectisation des illusions – du fantasme – comme y insiste Lacan qui a parlé de nécessaire « naïveté » du psychanalyste<sup>13</sup>. D'ailleurs, Lacan a ajouté à cela que la résistance, dans la psychanalyse, c'est avant tout celle du psychanalyste. Voici ce

---

<sup>9</sup> C. Magris, *Le Mythe et l'empire*.

<sup>10</sup> Voir *Correspondance 1927-1938, Stefan Zweig/Joseph Roth*, Payot et rivages, 20213, trad. P. Deshusses ; voir particulièrement la préface de ce dernier.

<sup>11</sup> Voir sur ce point les textes introductifs de J. Le Rider et de K. Renoldner à S. Zweig, *L'esprit européen en exil*, éd. J. Le Rider et Kl. Renoldner, Bartillat, 2020, trad. J. Le Rider ; ainsi que S. Zweig, *Pas de défaite pour l'esprit libre*, Albin Michel, 2020, trad. B. Cain-Hérudent ; et la préface de L. Seksik dans cet ouvrage.

<sup>12</sup> Ainsi qu'il l'exprime dans le texte « L'exigence de solidarité », *L'esprit européen en exil*, *op. cit.*

<sup>13</sup> Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres Écrits*.

qu'il dit en effet sur ce point : « Il n'y a qu'une seule résistance, c'est la résistance de l'analyste<sup>14</sup>. » Bref, comme nous le rappelle Lacan, la psychanalyse n'a donc rien à voir, malgré bien des déviations dans la pratique, avec la croyance en la possibilité d'une position de surplomb (de Savoir), qui dégagerait le sujet (-psychanalyste) de toute illusion, et lui donnerait la possibilité de considérer, depuis cette position de surplomb (de Savoir), les illusions et les idéalizations de l'autre<sup>15</sup>.

En ce sens, le geste fondateur de Freud (en premier lieu dans *L'Interprétation du rêve*) fut justement, il le dit lui-même, de « partager » ses « rêves » autant que de les « interpréter ». Il s'est agi pour lui de témoigner de ses illusions, de son fantasme – et partant de la conflictualité inhérente à la subjectivité – autant que de les traverser et de se retourner dessus. C'est d'ailleurs en cela, dit-il, que consiste le « surmontement » ou « surmontement de soi », « (*Selbst*)*überwindung* », analytique. J'aimerais ici citer Freud. Dans *L'Interprétation du rêve*, dans le chapitre sur les affects dans le rêve, voici ce que dit Freud, plutôt littéralement :

« On ne peut pas se cacher le fait qu'un difficile surmontement de soi fait partie du fait d'interpréter et de partager ses rêves » (« *Man kann sich's nicht verbergen, daß schwere Selbstüberwindung dazu gehört, seine Träume zu deuten und mitzuteilen*<sup>16</sup> »).

On pourra aussi citer par exemple la manière dont Freud témoigne, dans le chapitre sur la méthode de l'interprétation du rêve, de l'exigence éthique de la psychanalyse : « avoir à surmonter (...) des difficultés » dans le travail « d'interprétation du rêve » (« j'ai à surmonter des difficultés », « *Schwierigkeiten (...) habe ich zu überwinden* »). Et Freud de citer en français Delboeuf (philosophe et psychologue belge de la 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a travaillé sur l'hypnose), dont il transpose la réflexion au champ psychanalytique : « tout psychologue est obligé de faire l'aveu même de ses faiblesses s'il croit par là jeter du jour sur quelque problème obscur<sup>17</sup>. »

Bref, la réflexion de Freud relève de la *psychanalyse originelle* (Octave Mannoni parle d'« analyse originelle », ce qu'approfondit Chawki Azouri<sup>18</sup>) fondatrice de la psychanalyse. Le geste théorique de Freud est pour lui une manière de traverser ses propres évitements, son propre fantasme, sa propre résistance, ses propres failles, sa propre

---

<sup>14</sup> J. Lacan, Le Séminaire II., 1954-1955, *Le moi dans la théorie de Freud*, 19 mai 1955.

<sup>15</sup> Sur le fait que le psychanalyste n'en a jamais fini avec son fantasme, voir F. Perrier, *La Chaussée d'Antin I*.

<sup>16</sup> *Gesammelte Werke*, II-III., p. 489.

<sup>17</sup> *Gesammelte Werke*, II-III., p. 110.

<sup>18</sup> O. Mannoni, « L'analyse originelle », dans *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène* ; Ch. Azouri, « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue », Arcanes-érés, coll. « Hypothèses », 2015.

obsessionnalité. Il en va là de l'éthique de la psychanalyse, comme traversée, *avant tout par le psychanalyste*, du fantasme, comme traversée de sa propre résistance, ouvrant à un retournement dialectique sur le fantasme. Ce qui seul soutient le travail analytique du psychanalysant. Ainsi en est-il concernant Freud en premier lieu dans son texte de 1905 sur sa patiente Ida Bauer, qu'il dénomme « Dora<sup>19</sup> » (tel que Lacan l'éclaire et le met au travail<sup>20</sup>). Et ce, même si, dans le travail avec Ida Bauer, Freud expérimentera ses propres limites.

Ainsi, à mon sens, réentendre le geste de Freud dans sa fraîcheur, réentendre sa *psychanalyse originelle*, c'est partir de cette exigence éthique qu'a éclairée Lacan (et qu'il a éclairée, afin que la psychanalyse ouvre la parole du sujet à l'Autre barré, au champ de l'Autre<sup>21</sup>, et afin de soutenir et déployer le pacte symbolique qui fonde sa parole<sup>22</sup>).

Et, de ce point de vue, Zweig est un contemporain de Freud qui, comme d'autres, a entendu le message de Freud dans sa fraîcheur, et nous permet de réentendre celui-ci en ce sens. Car la parole littéraire de Zweig est marquée par Freud en ce qu'elle témoigne d'une traversée des illusions subjectives, d'une dialectisation de la conflictualité subjective, et d'une ouverture au réel et au devenir. Cela fait qu'on ne peut qualifier Zweig d'auteur platement idéaliste. Pour illustrer mon propos, je tiens à citer, dans une traduction personnelle, un passage du chapitre « Le coucher du soleil » dans le *Monde d'hier* :

« Ne serait-il pas meilleur pour moi – ainsi continuait ma rêverie en moi – que quelque chose d'autre advienne, quelque chose de nouveau, quelque chose qui me rende plus intranquille (*unruhiger*), m'excite plus et me rende plus curieux (*gespannter*), me rajeunisse, en exigeant de moi un nouveau et peut-être encore plus dangereux combat ? »

Bref, il y a bien là, dans l'écriture de Zweig, une forme littéraire de traversée éthique par le sujet de ses propres illusions. Il y a là une forme littéraire, non analytique (plus classiquement narrative donc que divisée, bifurquante, éclatée – comme l'est la parole analytique) du « surmontement de soi », tel que Freud l'envisage et le pratique dans le champ analytique et sous forme analytique.

Concernant son cheminement littéraire, Zweig situe celui-ci dans ce cadre : comme geste pour dégager sa parole du « complexe de sécurité » qui fut celui du discours de sa

---

<sup>19</sup> S. Freud (1905), « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1995.

<sup>20</sup> J. Lacan, « Intervention sur le transfert », dans *Écrits*. Concernant le retournement dialectique du fantasme, voir Jean-Richard Freymann, « À quel banquet nous convie Lacan ? Lacan avec les psychanalystes », dans *L'art de la clinique*, Toulouse, Arcanes-érès, coll. « Hypothèses », 2013, p. 225-239.

<sup>21</sup> J.-R. Freymann, *Éloge de la perte*, Arcanes-érès, coll. « Hypothèses ».

<sup>22</sup> A. Didier-Weill, *Les trois temps de la Loi*.

société, de son père, de sa famille. Zweig cherche à dégager sa parole du complexe de son père – et de la société telle que l’a construite la génération de ses parents. Intéressante définition de la subjectivation, je trouve.

Sans doute faut-il ajouter à cela que Zweig a aussi déployé son propre « complexe de sécurité », sa propre matrice d’illusions narcissiques que traverse le travail d’écriture dont ce livre est le fruit. Bref, il y a dans ce livre un travail explicite, assumé comme tel, de traversée dialectique et interminable de ses propres illusions.

Car Zweig sait que la vérité est un mi-dire, ou tout du moins qu’elle est un dire partiel, ainsi que le lui a dit Freud : « il n’y a pas plus de vérité à 100% que d’alcool à 100%. »

En somme, malgré les limites de Zweig, limites qu’il essaie de traverser, d’appréhender et qui le déchirent, étudier *Le Monde d’hier* est pour nous une manière d’entrer dans le contexte culturel de l’œuvre et du geste de Freud, et des débuts de la psychanalyse. Zweig pense avec Freud et parle de Freud, de sa théorie de la culture, de son apport culturel. Mais il ne nous parle pas en tant que telle de la psychanalyse comme dispositif ni comme discours. Il reste que lire Zweig est malgré tout utile pour se pencher sur le monde de Freud dans ses différentes facettes afin de mieux appréhender le geste de Freud, la naissance et les débuts de la psychanalyse. Mais aussi, je tiens à insister sur ce point, cela nous est utile afin d’appréhender la psychanalyse en tant que dispositif de parole spécifique. Et le dispositif spécifique de la psychanalyse déploie et écoute les signifiants du psychanalysant, pour, dans le transfert, ou mieux, dans la transférisation<sup>23</sup>, soutenir le déploiement puis la traversée de son fantasme, en un retournement dialectique. Ce qui importe, c’est bien la dynamique de la parole du sujet afin de faire se lever son désir, et l’éthique et la créativité qui lui sont inhérentes. Et il me faut aussi insister sur l’importance, pour la psychanalyse, de la question de la singularisation de la parole du sujet, et du dégagement du discours ambiant dans lequel il est plongé. Car c’est une question qui m’importe particulièrement en ce qui concerne l’histoire de la culture dont je parle ici, qui est fondamentalement une histoire des discours. Oui, cela m’importe particulièrement pour essayer de voir comment Freud a dégagé sa parole des discours collectifs de son environnement. Pour voir comment il a construit le discours psychanalytique par rapport aux discours collectifs (au pluriel) de son époque, justement comme dispositif de dégagement par le sujet de sa parole des discours de son environnement – de dégagement de l’Autre, nous dit

---

<sup>23</sup> J.-R. Freymann, *Amour et Transfert*, Arcanes-érès, coll. « Hypothèses », 2020 (avec des textes de M. Ritter, G. Riedlin, L. Goldsztaub, M. Patris).

Lacan<sup>24</sup>. Car, lorsque je dis cela, je me base bien sûr sur Lacan qui, en élaborant Freud, est allé plus loin que lui<sup>25</sup>.

\*\*\*

En fait, j'aimerais ici vous présenter une élaboration *avec* ce que nous dit Stefan Zweig, concernant Vienne et l'Europe de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1914. Et cela engage la question de la culture.

Plus précisément, j'aimerais mettre au travail ce que nous dit Zweig dans le même esprit que certaines analyses de Freud dans *L'Homme Moïse et le monothéisme* – que Zweig évoque à la fin du *Monde d'hier*. En effet, je trouve qu'il y a certains échos entre le *Moïse* et le *Monde d'hier*, en ce qu'il s'agit dans les deux ouvrages, comme l'écrit Freud, d'étudier « les progrès culturels de l'humanité et les changements intervenus dans la structure des communautés humaines<sup>26</sup> ». Plus encore, il s'agit pour Zweig (et ici Zweig met au travail Freud), comme pour Freud en général – et pour Lacan bien sûr – d'étudier dans leur complexité et leurs ambiguïtés les progrès et les régressions culturels. J'aimerais ici insister à quel point ce sont là des questions classiques à l'époque, que l'on retrouve par exemple aussi chez Nietzsche (Zweig a écrit sur Nietzsche), ou chez l'historien de l'art et de la culture Warburg dont je vous ai parlé ailleurs.

Bref, les réflexions de Zweig – mettant au travail Freud – sur la culture, son histoire, sa complexité, son évolution, sont bien fécondes pour nous. C'est aussi le cas pour donner à entendre la portée culturelle de la psychanalyse, concernant l'histoire de la culture, mais aussi dans notre situation culturelle contemporaine.

D'ailleurs, pour en revenir au *Moïse* de Freud, Freud essaie d'étudier, concernant la figure de Moïse et son apport, le judaïsme, ce qu'il appelle une « époque de floraison culturelle<sup>27</sup> ». Et dans le *Monde d'hier*, Zweig étudie certes les régressions culturelles de l'Europe qui mèneront à l'Horreur. Mais il étudie aussi les progrès culturels, liés aux Lumières, qui ont eu lieu avant celles-ci, et contre lesquels le nazisme comme « révolution culturelle » a réagi<sup>28</sup>. Et ces progrès culturels ne se font pas sans trancher dans bien des

---

<sup>24</sup> Par exemple dans J. Lacan, Le séminaire livre XVI, 1968-1969, *D'un Autre à l'autre*.

<sup>25</sup> Sur cette question, je me permets de renvoyer à D. Lorrain, « Mythologie de Lacan, Mythologie de Freud, *Ephéméride 9*, <https://fedepsy.org/category/ephemeride/>

<sup>26</sup> *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, trad. C. Heim, Paris, Gallimard, 1986, p. 173, *Gesammelte Werke* 16, p. 174.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>28</sup> Selon l'expression de l'historien du nazisme J. Chapoutot dans son ouvrage *La révolution culturelle nazie*.

résistances. De ce point de vue, dans son livre, malgré ses limites, Zweig arrive à rendre compte de la dynamique et de l'ambivalence, de la complexité et des conflictualités du monde de Freud. Il pose aussi des questions qui restent à mon sens toutes d'une grande actualité.

Plus encore, concernant les discours et les mécanismes collectifs, Zweig met au travail Freud et sa réflexion sur la subjectivité et sur la culture. Il parle longuement de la sexualité. Mais aussi, il le dit, Zweig a pleinement conscience que le sujet est le produit de sa culture, je dirais, du discours collectif. En même temps, Zweig analyse avec lucidité, je cite, la « dissociation », ce que l'on appelle le clivage de l'objet qui est omniprésent dans les discours collectifs. Zweig analyse aussi, comme il le dit, la cruauté de la société, des collectifs, contre ceux qui révèlent leurs secrets et leurs injustices.

Bref, mon hypothèse ici est que, ce à quoi Zweig nous aide particulièrement, c'est à appréhender ce qu'il en est, concernant le monde de Freud, des dynamiques et de l'évolution de la culture, des discours collectifs et des subjectivités. Voilà qui nous sera utile pour appréhender Freud dans son contexte culturel.

\*\*\*

À mon sens, Zweig nous permet de voir en quoi la société viennoise européenne connut une profonde évolution. Dès lors, j'aimerais maintenant en venir aux quatre temps de l'évolution culturelle de la Vienne de Freud, telle que Zweig les développe. Pour le reformuler dans des termes qui cherchent à mettre au travail le propos de Zweig, je dirais :

1<sup>er</sup> temps : Qu'il existe tout d'abord dans la Vienne de Freud ce que j'appellerais la « société d'avant-hier » où domine, comme le dit Zweig, le discours collectif de la bourgeoisie libérale ;

2<sup>e</sup> temps : Qu'advient à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ce que j'appelle la société d'hier proprement dite ; grâce au travail culturel des générations de Freud et de Zweig (des membres de ces générations qui vont en ce sens) a lieu une ouverture des discours collectifs et des subjectivités ;

3<sup>e</sup> temps : Qu'advient aussi à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la société de masse (que Freud a étudiée dans sa *Psychologie des masses*), avec le déploiement du nationalisme qui mènera à la Première Guerre mondiale et au nazisme ;

4<sup>e</sup> temps : Et puis, tragiquement, a lieu dans les années 30 le triomphe du nazisme et la destruction de la culture européenne de l'époque et de l'Europe et le meurtre de masse des

Juifs d'Europe, telle que les constate tragiquement Zweig entre 1939 et 1942 – lui qui appréhende que quelque chose relevant de l'Horreur absolue est en train d'arriver aux Juifs.

\*\*\*

Commençons donc par le 1<sup>er</sup> temps, par ce que j'appellerais donc la société d'avant-hier, qui est la société dans laquelle sont nés Freud puis la psychanalyse. Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque que Zweig appelle « préfreudienne » (car il fait de l'œuvre de Freud un vecteur de changement culturel majeur) dominait le discours collectif de la bourgeoisie libérale. Ce discours collectif, Zweig en présente la complexité – sauf sur un point important, nous le verrons. Si parfois on trouve une connotation de nostalgie quand il parle de cette société d'avant-hier, il s'avère que Zweig mène une solide critique de cette société.

D'un côté, ce discours collectif de la société d'avant-hier est marqué par l'évolutionnisme culturel, et sa religion ou son mythe collectif du Progrès inéluctable – qui occulte le réel au sens lacanien du terme. C'est là une époque où, nous dit encore Zweig (qui pointe les signifiants importants dans le discours ambiant de la Vienne de Freud), la « sécurité » (du sujet bourgeois, de la classe sociale bourgeoise, y insiste Zweig en lecteur de Balzac auquel il a consacré un essai) est recherchée et sans cesse invoquée. Il y a là une foi évolutionniste dans le progrès, dans la technique et la science.

Il y a là encore, ajoute Zweig, un « délire optimiste », croyant en un progrès moral et culturel rapide et continu. Dans cette société d'avant-hier, le moralisme domine et rejette la sexualité et le corps, mais aussi la singularité du sujet et le féminin, tout en étant foncièrement hostile à la jeunesse, aux femmes, et à l'amour. Le système économique est inégalitaire, et le libéralisme fait selon Zweig l'erreur humaine et politique de ne pas prendre soin d'une bonne partie de la population et de les laisser dans la misère. Mais les relations économiques et sociales, à Vienne, vont quelque peu vers des compromis et vers quelques progrès sociaux, constate Zweig qui politiquement est plutôt proche des sociaux-démocrates.

À Vienne donc, à la classe bourgeoise, ce système économique prodigue un rythme de vie tempéré, bien loin, précise Zweig, de l'« accélération » du rythme de vie qui aura lieu avec l'advenue de la société de masse à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'existe pas encore, insiste Zweig, à Vienne, ni en Autriche, de société de masse comme déjà en Allemagne, en France ou en Angleterre. La Vienne de Freud et de Zweig, c'est la Cacanie de Musil, autre auteur viennois de l'époque, dans son grand roman – passionnant pour nous – *L'homme sans qualités* : un royaume à l'État et à l'économie qui apparaissent désuets au regard de

l'hyperorganisation économique et étatique qui naît ailleurs dans les grandes nations européennes. Pour le dire dans mes termes, Zweig insiste largement sur le caractère non hyperorganisé de cette société, qui n'est pas encore une société de masse. Et c'est un élément que je trouve particulièrement fécond dans sa description du contexte culturel – pour saisir la différence d'avec notre société à nous, j'y reviendrai à l'avenir.

Dans cette société, l'école relève d'une logique patriarcale et cherchant à soumettre les élèves et à rejeter, dit-il, leur énergie, leur élan, leur sexualité, leur désir. Il y a là, précise Zweig, un « autoritarisme » scolaire où la parole est fondamentalement « verticale » – ce qui fait que la parole des élèves comme sujets est rejetée. Il y a dans la Vienne de Freud, dit Zweig, un véritable rejet de la jeunesse. Ce rejet n'est d'ailleurs pas aussi présent à Berlin à la même époque, constate-t-il. D'ailleurs, Zweig nous en parle ; Berlin (lieu important aussi pour l'histoire de la psychanalyse) sera aussi un lieu d'ouverture tout à fait formidable à l'époque – comme en témoigne d'ailleurs récemment le dernier ouvrage de l'historien de l'art et de la culture Horst Bredekamp sur Warburg et sur l'ethnologie berlinoise de l'époque<sup>29</sup>. Je tiens à évoquer les travaux passionnants de Horst Bredekamp (qui a aussi travaillé sur Freud et Lacan<sup>30</sup>) car le passage que j'ai dans le passé fait à Berlin, comme Visiting Fellow dans le département de l'Université Humboldt qu'il dirigeait, a compté pour la réflexion que je développe ici.

En somme, dans la société d'avant-hier, ce sont le réel, le tragique qui sont évacués – du fait du mythe collectif évolutionniste<sup>31</sup>. Dans ce discours collectif libéral, les forces destructives inhérentes à la subjectivité sont, dit Zweig évoquant explicitement Freud, « refoulées » – réprimées – « sous une légère couche ». Sur ce point, il est manifeste que Zweig élabore ce que Freud nous dit dans les « Considérations sur la guerre et la mort » écrites pendant la Première Guerre mondiale, ainsi dans ses réflexions sur la culture – en premier lieu « Le Malaise dans la culture » de 1929.

En même temps, ajoute Zweig, cette société d'avant-hier est complexe et ambivalente. En effet, cet optimisme culturel du monde libéral a en même temps selon lui quelque chose de fécond sur certains plans, malgré tout, avec la valorisation du travail culturel et de l'indépendance du sujet que l'on trouve dans le discours collectif. C'est d'ailleurs ce qui se déploie dans le cadre des milieux intellectuels et artistiques gravitant autour de la revue *Die Neue Freie Presse*, à l'orientation politique libérale. C'est cette revue, haut lieu des débats

---

<sup>29</sup> H. Bredekamp, *Aby Warburg, der Indianer*.

<sup>30</sup> Citons sa Théorie de l'acte d'image.

<sup>31</sup> C'est une question importante dont j'ai parlé dans mon intervention récente sur Warburg, *op. cit.*

viennois et européens, lieu lui ouvert à la jeunesse, qui va lancer Zweig. Cette revue accueillera bien d'autres figures importantes de l'époque, comme par exemple, pour parler de littérature, Schnitzler, l'écrivain préféré de Freud, ou le poète Rilke, qui est aussi ami avec Freud.

En somme, Zweig trouve, dans l'après-coup de son existence emportée, comme le monde, dans la destruction nazie (et le nazisme est avant tout le résultat de la société de masse poussée à son extrême), que ce monde d'avant-hier avait tout de même le mérite de valoriser (pour les hommes bourgeois, certes, comme il le dit) un rythme existentiel tempéré. Cette société d'avant-hier viennoise avait aussi le mérite de valoriser une relation au passé marquée par une exigence de mémoire ; alors que la société de masse, avec son rythme existentiel accéléré, a tendance à laisser de côté la mémoire, la transmission, dit Zweig. Car la question de la transmission est centrale pour Zweig, j'en parlerai une autre fois. Bref, tout ceci n'est pas sans intérêt pour nous, qui vivons dans une société où le présentisme règne le plus souvent.

De plus, ajoute Zweig, le discours libéral de l'époque est problématique politiquement. Il néglige les problèmes sociaux posés par le capitalisme débridé de l'époque, ce qui favorise, dit Zweig, la montée du nationalisme allemand antisémite. Mais le discours libéral est aussi (et cela, Zweig n'en parle pas) très germanocentré et très légitimiste vis-à-vis de la monarchie habsbourgeoise. En effet, la réalité politique de cette monarchie ne correspond pas au discours officiel « supranational ». De cela donc, Zweig ne parle pas car il idéalise la monarchie habsbourgeoise. De plus, il aura toutes les difficultés à véritablement prendre en compte ce qu'il en est véritablement de la montée de l'antisémitisme – ce qui se retrouve dans son portrait ambigu du maire chrétien-démocrate et antisémite de Vienne, Lueger.

Car avec la crise économique de 1873, due à un krach financier, et avec l'advenue de tout un ensemble de scandales financiers, les libéraux vont être politiquement discrédités. Alors de nouveaux partis de masse vont commencer à jouer un rôle politique. Ainsi des chrétiens-démocrates antisémites de Lueger. Ainsi aussi des sociaux-démocrates et des socialistes. Ceci est important à noter car cette évolution changera de manière très substantielle la tectonique des discours collectifs dans la Vienne de Freud.

D'ailleurs, Freud et Zweig, dans leurs œuvres, prennent en compte la crise qu'ont connu à l'époque les Lumières et le libéralisme politique. Ils tirent même les conséquences de la crise du libéralisme politique, et des limites des Lumières rationalistes et du libéralisme du

parti libéral. Cela permettra à Freud, il me semble, de proposer une forme plus lucide et plus aboutie des Lumières<sup>32</sup> – plus « sombre » comme y insiste Élisabeth Roudinesco.

\*\*\*

En conclusion de ce texte, qui appelle une suite, j'aimerais évoquer rapidement la société d'hier telle que la caractérise Zweig, et qui succède à la société d'avant-hier des pères de la génération de Zweig. Alors advient une société nouvelle, avec de nouveaux discours collectifs. Pour en dire deux mots, cela constitue par bien des points une évolution culturelle féconde dans laquelle Freud et la psychanalyse jouent un rôle central, ainsi que tout un ensemble d'auteurs et d'artistes qui pour partie sont associés à Freud, et qui sont surtout les acteurs historiques et culturels de l'ouverture qui a lieu avec l'advenue de la société d'hier.

Concernant cette société d'hier, Zweig insiste sur le fait qu'a lieu à l'époque une ouverture des discours collectifs et des subjectivités à la prise en compte de tout un ensemble d'éléments fondamentaux – prise en compte générale, pas psychanalytique, mais à laquelle la psychanalyse dans sa portée culturelle a participé. Ainsi a lieu à l'époque, sur différents plans, une véritable ouverture des discours collectifs et des subjectivités à différentes choses fondamentales pour la psychanalyse : à la sexualité et à la jeunesse, dans une certaine mesure aux femmes et au féminin, dans une certaine mesure aussi à l'homosexualité (*La Confusion des sentiments* de Zweig témoignant de celle-ci) – en même temps que le chemin sera encore long pour une plus importante reconnaissance. D'ailleurs sur ce point, ce que dit Zweig va dans le sens de ce que montre Élisabeth Roudinesco dans son très passionnant livre *La Famille en désordre*<sup>33</sup>, qui nous aide à historiciser ces questions.

*Sur la question du féminin qui nous importe, je tiens aussi à préciser que notre École de Strasbourg, particulièrement avec Lucien Israël, a aussi posé en profondeur et de manière éclairante cette question*<sup>34</sup>. Je vous en parlerai une autre fois.

Mais j'approfondirai dans un autre texte ma réflexion sur Zweig, dont cette question de la société d'hier, de la nouvelle société qui advient en partie grâce à Freud et à la psychanalyse, mais qui aussi favorise en même temps le développement de la psychanalyse à cette époque.

---

<sup>32</sup> Concernant Freud et les Lumières, voir É. Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre* ; et A. Didier-Weill, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*.

<sup>33</sup> Même si je ne suivrai pas tout à fait l'auteur sur la question de l'homosexualité, car je ne vois pas pour ma part de souhait de normativité dans la revendication par les sujets homosexuels des mêmes droits politiques que les sujets non-homosexuels.

<sup>34</sup> L. Israël, *Boiter n'est pas pécher*, Arcanes-ères, coll. « Hypothèses », 2010.